

Félicitations

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 27

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MARECHAL ET MARECHAL

CETTE petite histoire, parfaitement authentique, se passait aux environs de 1883-84. A cette époque, notre joli port d'Ouchy n'avait pas des allures de Côte d'Azur et il n'y avait pas de palaces, comme aujourd'hui. Là où se trouve actuellement le superbe Hôtel du Château, s'élevait l'ancienne tour d'Ouchy, très vieille bâtisse servant d'entrepôt d'avoine pour un grand train de voiturier. Cette tour était encadrée d'une enceinte comprenant maison d'habitation, jardin, le poste de gendarmerie et le bureau de la douane.

J'occupais alors les modestes fonctions de commis d'une grande entreprise de camionnage, de charroi, voitures de luxe et simples fiacres, commerce de combustibles, etc. Cette maison a changé de raison sociale, il y a peu d'années, mais tous les Lausannois et surtout mes amis, les « Pirates » d'Ouchy, s'en souviennent certainement. De par mes fonctions, j'étais en relations journalières avec le père de mes patrons et qui était, à cette époque-là, député au Grand Conseil, fort connu, et ancien tambour-major de réputation solidement établie. Au surplus, homme jovial, serviable — surtout quand son intérêt était en jeu — mais de caractère emporté, à la voix tonitruante.

Mon petit bureau se trouvait dans le bâtiment de l'Hôtel d'Angleterre et donnait à plain-pied sur la place. Or, voici qu'un matin, le député-tambour-major (deux titres dont il était bon de se rappeler si l'on voulait rester en bons termes avec son titulaire) s'amène à mon bureau et me dit :

— Commiss ! Ecoute bien ! Voilà une bouteille de kirsch. Tu la porteras au maréchal, de la part du député. C'est compris ?

— Oui, Monsieur, c'est compris.

Bien entendu, je m'acquittais sans tarder de l'ordre reçu, mais j'étais tout de même un peu étonné de cet accès de générosité envers le « maréchal » d'Ouchy, étant donné le peu de considération dont ce dernier jouissait auprès du député. En effet, lorsque je tendis la bouteille de kirsch au père Loertscher, maréchal-ferrant attiré de mes patrons, celui-ci, Bernois d'origine, me dit :

— Sacrédié ! Guesgil le brend, le député, de m'enfouer ce pouteille ? Il faut groire il s'est levé sur un pon pied, ce matin !

Quelques jours après, je vis deux silhouettes traverser la place, dans la direction de mon bureau. L'une, c'était celle du député, gesticulant et n'ayant pas l'air d'être « de bonne ». L'autre personnage, en uniforme de gendarme, mais gaulonné sur toutes les coutures, ne m'était pas connu. C'était le « maréchal »-de-logis de gendarmerie, homme de belle prestance, nouvellement arrivé à Ouchy. Vaguement inquiet, je me demandais ce qui allait arriver, mais je ne tardais pas à le savoir. Menaçant, les yeux orageux et le couvre-chef de travers, l'honorable député-tambour-major éclata :

— Commiss ! L'autre jour, je t'ai donné une bouteille de kirsch, pour la porter au maréchal. T'en rappelles-tu ?

— Oui, M'sieur le député.

— Y a pas de « M'sieur le député » qui fasse. Qu'en as-tu fait, misérable ?

La conscience tranquille, je lui répondis :

— Je l'ai portée au maréchal.

Cette réponse, pourtant simple, doublait la colère de mon interpellant ; se tournant vers le superbe officier de gendarmerie, il lui dit :

— Vous entendez, maréchal, ce petit misérable est encore menteur, par-dessus le marché ! C'est un comble !

Et congestionné à sauter, il levait sur moi sa main armée d'une canne, d'un geste plein de menaces.

— Tu n'es qu'un affreux petit menteur. Je vais dire à mon fils, le capitaine, de te chasser, tu m'entends ! Avoue tout de suite. Qu'as-tu fait de cette bouteille ?

— Je l'ai portée à la forge chez Loertscher, le

maréchal. Il a encore dit de bien vous remercier.

Ce fut alors au tour du maréchal-de-logis de rire de bon cœur et d'essayer de calmer l'irascible député.

— Vous avez soupçonné injustement ce pauvre jeune homme qui n'était pas sensé de savoir, à son âge, qu'il y a maréchal et maréchal, comme il y a fagot et fagot.

Bien entendu, l'autre « maréchal », celui que le député entendait, a eu, lui aussi, sa bouteille de kirsch, mais le donateur avait de la peine à digérer le fait que le maréchal-ferrant, ce « tonnerre de staufifre », avait pu, grâce à cette méprise, se régaler de son kirsch. Une si fine goutte ! Quel dommage ! F. Waelfli.

VERS DE MIRLITON

LA CONFERENCE DU DESARMEMENT.

*A Genève, depuis quelque temps,
c'est palpitant !*

*Pour établir la paix dans le monde,
Se tient là, contre la guerre immonde,
La Conférence du désarmement.
...Parfaitement !*

—::—

*Tous les pays de la mappemonde,
à la ronde,*

*Y ont envoyé des délégués,
Ceux qui avaient le plus de faconde,
Sous l'œil des Genevois intrigués,
subjugués.*

—::—

*Alors ! C'est la paix universelle,
perpétuelle,
Croyaient des gens, pauvres jobards.
Les fusils, les canons... Au rancard !
Événement providentiel,
Surnaturel !...*

—::—

*Pendant que délégués péroraient
et discouraient,*

*A la barbe de la S. D. N.,
Chinois, Japonais se massacraient
A Changhaï ainsi qu'à Moukden.
Pardieu ! Pardienne !*

—::—

*Pendant que ces messieurs se gobergent,
pensé-je,*

*Chez les Genevois, qui les hébergent,
A Berlin, Hittler fait du chambard.
C'est de la guerre le cauchemar !
quel bazar !*

—::—

*L'immense Russie bolchéviste,
terroriste,
Nous menace, nous, Occidentaux.
Deviendrons-nous aussi communistes ?
Acceptons-nous faucille et marteau
comme drapeau ?*

—::—

*Le temps n'est plus aux belles paroles,
babioles !*

*Inutiles sont les conférences.
Le peuple est malin : comme il rigole
De l'hypocrisie l'insolence,
l'éloquence !*

—::—

*Quand les hommes, devenus meilleurs,
moins querelleurs,
Seront bien décidés à s'aimer ;
Quand ils seront moins batailleurs
Le monde, alors, pourra désarmer,
sans rien risquer !*

UNE BONNE EXCUSE

CELA se passait l'un des premiers jours de grandes manœuvres, il y a une vingtaine d'années, dans le Gros-de-Vaud. Un jeune lieutenant avait pour tâche d'inculquer aux hommes de sa section les principes, théoriques et pratiques, de la « petite guerre ». Il fallait approcher l'ennemi, en terrain découvert, sans qu'il s'en aperçoive, en avançant par bonds

successifs et en utilisant tous les plis et replis du sol.

Donc, notre lieutenant commandait :

— En avant, jusqu'à ce poirier, sur la gauche ! Halte ! Tous les hommes à terre !

Tant bien que mal, plutôt mal, les hommes faisaient de leur mieux pour ce conformer à cet ordre, mais il y en avait, parmi, des bedonneux à qui cela n'allait que tout juste, et puis, il faisait une de ces « tièdes » !...

Un homme, un seul, lors du premier bond en avant, était resté debout, sac au dos, la face congestionnée, l'air embarrassé. Le lieutenant, surpris, l'interpelle :

— Dites-donc, Bolomey, vous n'avez pas entendu ? J'ai commandé : tous les hommes à terre !

— Que si, mon yeutenant, j'ai bien entendu.

— Alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas couché comme les autres ?

— C'est que... j'peux pas, mon yeutenant !

— Comment, vous ne pouvez pas ? Je voudrais bien savoir pourquoi.

— Je vous dis que je ne peux pas me coucher, mon yeutenant. J'peux pas !

— Bolomey, votre lieutenant n'admet pas que vous vous f... de lui plus longtemps et que vous fassiez rigoler toute la section. Une dernière fois, pourquoi refusez-vous de vous coucher comme vos camarades ?

Alors Bolomey, poussé à bout et voyant pointer plusieurs fois quarante-huit heures au pain et à l'eau, se décide :

— Eh bien, voilà, mon yeutenant ; je vais vous expliquer. Avant de partir, on était comme ça quatre et il faisait rude chaud. Alors, ils m'ont chargé de procurer le liquide, vous comprenez. J'ai donc été jusqu'au « Lion d'Or » et j'ai pris deux litres de « Chardonne ». Du tout bon, mon yeutenant. Mais comme il y avait du monde et que le pintier ne savait où donner de la tête, il m'a tendu les deux litres que j'ai mis debout, dans mon sac. Et voilà !

— Bon, c'est une explication, mais cela ne doit pas vous empêcher de vous coucher, Bolomey !

— C'est que, voilà, mon yeutenant, j'ai oublié de vous dire... Ces deux litres... eh, bien... il n'y avait pas de bouchons ! Alors, vous comprenez ! F. W.

Un philosophe. — Un Normand était venu vendre ses chevaux à Paris, en quelques heures il les écoulait tous, il ne lui restait plus qu'un seul sur lequel il comptait rentrer chez lui. On le lui vola. Porter plainte l'eût entraîné trop loin. Il prit un autre parti et fit donner à son de tambour les indications suivantes :

« Avis. — Celui qui a volé un cheval au sieur X., telle rue tel numéro est prié de le lui ramener dans les quarante-huit heures. Il n'aura à craindre aucune poursuite. S'il ne se rend pas à cette demande, M. X. se verra forcé, bien navré, de faire ce que son père a fait lors de la Révolution de 48. »

La réclamation obtint un résultat satisfaisant. Le cheval était ramené le lendemain à son propriétaire. Comme on lui demandait :

— Qu'auriez-vous fait si on ne vous avait pas rendu votre cheval ?

— J'aurais fait comme mon père : j'aurais mis la selle sur mon dos et serais rentré à pied dans mon pays.

Félicitations. — On félicite un avocat qui vient de faire acquitter un affreux gredin en cour d'assises :

— Vous avez été sublime !

— Oui, mais si, au lieu d'avoir à présenter la défense, j'avais eu à soutenir l'accusation, cela aurait été bien autre chose !

LONGÉVITÉ

NOUS entendons répéter vingt fois par jour cette lamentable réflexion : « La vie est bête, la vie est méchante, la vie est cruelle. » Je crois que c'est là une façon adoptée par tous de se plaindre d'une petite contrariété, d'un ennui, d'une déception souvent méritée par notre maladresse, notre imprévoyance ou notre sottise.

Commettons-nous une faute et recevons-nous le châtement qu'elle mérite ? Vite, nous rejetons